

de morale et de religion qui doivent former la base de sa vie future.

“Cela vous étonne et vous ne voyez pas comment il faut qu'une maman ait des connaissances profanes pour enseigner la religion. Vous allez le voir. Quand vous êtes entrés dans cette classe pour la première fois, vous avez cru, n'est-ce pas, que c'était aussi la première fois que vous alliez à l'école! Eh! bien, vous vous trompiez : vous avez toujours été écoliers depuis votre naissance ; seulement, votre école n'avait pas de classe fixe ; vous la fréquentiez sans vous en apercevoir ! vous aviez une maîtresse mystérieuse qui vous enseignait tout sans avoir l'air d'y toucher, et cette institutrice c'était votre maman. Si elle voulait, par exemple, vous parler de morale et de religion, elle ne vous faisait pas le catéchisme : vous étiez trop jeunes alors pour saisir des idées abstraites ; elle profitait de toutes les questions que vous lui faisiez pour vous donner des leçons d'après un système connu et pratiqué de temps immémorial par toutes les mamans, et qu'un Allemand s'imagine avoir inventé : *la leçon de choses*, ou *l'enseignement intuitif*. Et c'est au moyen de ces leçons de choses qu'elle vous a donné toutes les saines notions morales que vous possédez. Or, pour pouvoir donner cette leçon de choses et en tirer les enseignements de toutes sortes qui s'y trouvent, il faut non-seulement avoir bon cœur et bonne volonté, mais il faut aussi avoir l'esprit cultivé, posséder certaines connaissances, précisément celles qui vous paraissent, mes petites amies, si inutiles aujourd'hui.

“Quand je dis “connaissances,” il faut que nous nous entendions. Je parle des matières ordinaires qui forment le programme de l'école modèle et de l'académie. Je ne voudrais pas m'élever, et je n'ai pas l'intention de vous élever non plus jusqu'à ces sphères supérieures, où l'on enseigne *la rhétorique, la physique et l'astronomie des demoiselles*. C'est réellement au-delà de votre portée. Je disais tout-à-l'heure qu'il faut avoir de l'ambition, mais il faut aussi ne pas ambitionner au delà de ses moyens. J'ai lu, un jour, une *rhétorique des demoiselles*, et je vous assure que je vous aime trop pour vous engager à vous charger la tête de cet amas de bêtises.

“Mais c'était là une digression qui m'a fait peut-être manquer un peu ma conclusion ; cependant, je vois que nos dix minutes sont écoulées et que vous êtes tous comme des petits oiseaux qui ont hâte de voir s'ouvrir leur cage. Je ne veux pas vous retarder. Dans six mois, je reviendrai voir si vous avez bien saisi et retenu mes paroles, et, si nous avons le temps, peut-être causerons-nous encore. Laissez-moi vous dire un seul mot en partant : N'oubliez jamais que rien, rien au monde ne peut remplacer une maman.”

Monsieur l'inspecteur est parti, mais les élèves l'auraient écouté encore longtemps, car il parlait d'une façon agréable, posément, et non pas en se pressant comme les gens qui font des discours politiques. Ils ont hâte de le voir revenir dans six mois. D'ici là, peut-être aurai-je l'avantage de le rencontrer dans une autre école. J'essayerai de le faire parler et je vous en écrirai un mot.

NAPOLÉON LEGENDRE.

AUX BONS PETITS ENFANTS

QUI SONT VENUS VISITER LE BAZAR DE LA CATHÉDRALE.

Nous nous reprochions, l'autre jour, d'avoir eu des torts envers vous, chers petits. En effet, notre journal ne s'était guère occupé de vous jusque là. Il n'avait pas fait ce que font une foule d'autres feuilles qui vous réservent toujours un certain espace qu'on appelle le *coin des enfants*. On avait bien parlé de votre visite au bazar, mais seulement pour dire que vous aviez fait main-basse sur la table des jouets et dans le département des bonbons, crèmes et gâteaux ; à peu près ce qu'on aurait dit d'une bande d'Arabes pillards ou d'une nuée de sauterelles. N'était-ce pas vous faire injure ?

Heureusement qu'une amie, une bonne et véritable amie, est venue vous rendre justice, en disant de vous mille choses gracieuses et tendres telles que peuvent en concevoir l'esprit d'une femme et le cœur d'une mère.

En même temps un écrivain de renom rappelait votre souvenir dans une page délicieuse, que notre journal comptera comme l'un des plus beaux bijoux de sa couronne.

Nous vous avons donc fait réparation d'honneur.

Mais nous vous devons encore des remerciements pour toutes les petites pièces d'argent que vous avez fait entrer dans la caisse du bazar. Ces sommes, prises séparément, n'étaient peut-être pas considérables, mais au nombre que vous étiez, elles forment, réunies, un montant plus élevé qu'on ne pourrait le croire.

Cet argent, vous l'avez donné pour une bonne œuvre ; pour aider à la construction d'une belle et grande cathédrale qui sera dédiée à Saint-Pierre.

En vous envoyant ici, vos parents vous ont donc fait faire l'apprentissage de la charité. Vous pratiquez cette sublime vertu sous leur direction et d'après les exemples qu'ils vous donnent. Vous avez vu, en effet, durant tout ce bazar, vos mamans, vos sœurs, vos tantes et vos grands-mères venir ici tous les jours pour se livrer à un travail qui, je vous l'assure, était rude et fatigant. Elles le faisaient courageusement et gaiement, pour l'amour de Dieu et pour la gloire de la religion. Vos papas, eux, n'ont pu donner leur temps, mais ils ont donné de l'argent, beaucoup d'argent. Ce que vous-mêmes avez dépensé ici, vous le teniez de leur libéralité. Voilà chers enfants, les beaux exemples, les excellents modèles que vous avez sous les yeux pour vous encourager à faire le bien.

L'œuvre pour laquelle on a organisé ce bazar et à laquelle vous avez contribué est très belle. Car c'est un grand bonheur que de travailler à construire le temple où doit résider la Majesté divine.

Mais, on vous l'a dit, la charité est d'autant plus méritoire qu'elle impose plus de sacrifices et qu'on attend moins de récompense ici-bas.

Vous avez, sans doute, fait le sacrifice de votre argent au bazar, mais non sans recevoir quelque chose en retour. Votre visite a été en même temps pour vous une récréation. Il y